N° 171 — 18e Année

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

Mercredi 20 Juin 1906

LA FAIM DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

RÉDACTION :
ROUBAIX, rue de la Concorde, 7 (près la place de Trichon).
TOURCOING, rue Verte, 53

Siège administratif :
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50. — Un an : 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois : 5 francs. — Un an : 20 francs.

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES. . . . 0 fr. 25
RÉCLAMES. . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS. . . 0 fr. 50
LOCAUX . . . . 1 fr.

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal et à Paris, dans nos bureaux, 60, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 652 (A TOURCOING : N° 7)
A LILLE : N° 97

LES FAITS DU JOUR

— A la Chambre des députés, M. Clémenceau a continué son éloquent discours. M. Jaurès a riposté. L'affichage du discours de M. Clémenceau a été voté à une grande majorité.

— Le roi du Cambodge est arrivé à Paris et a été reçu à l'Elysée.

— A la Cour de Cassation, en deuxième audience publique, le conseiller Moros a continué la lecture de son rapport.

— A Rœust-Warendin, un mineur est mort, écrasé par un bloc de charbon.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

commencera demain jeudi un nouveau feuilleton dû à la plume d'un de nos jeunes romanciers les plus en vogue, M. Théodore Cahu.

VOLONTÉ DE FEMME

Yvonne Godel et Cie

tel est titre de l'ouvrage que nous offrons à nos lecteurs avec la certitude qu'ils ne le liront pas sans une profonde et saine émotion.

VOLONTÉ DE FEMME

débute par l'effrayant récit d'une grève violente dans laquelle la torche des ouvriers égarés détruit l'usine qui les faisait vivre. Du cataclysme qui ruine le patron et met la misère parmi les travailleurs, surgit une figure de vaillante jeune fille, dont le labeur acharné, le clair bon sens, la tenace énergie, soutenus par un amour idéal, rédifieront l'œuvre écroulée.

Ecrit d'une plume alerte et élégante, le roman

VOLONTÉ DE FEMME

Yvonne Godel et Cie

obtiendra, principalement auprès de nos lectrices, un succès considérable.

Quelques jours après l'apparition de ce nouveau feuilleton, nous en commencerons encore un autre :

LE TRAIN 17

Par M. Jules CLARETIE

de l'Académie Française

œuvre sensationnellement dramatique et poignante à laquelle nous pouvons prédire aussi un accueil charmé où l'émotion tiendra la plus grande place.

GRANDE MANIFESTATION

Républicaine

Un banquet organisé par le Comité Lillois du « Progrès du Nord »

Le Comité Lillois du *Progrès du Nord* organise pour le dimanche 24 juin, à une heure de l'après-midi, une grande manifestation républicaine, destinée à célébrer son inauguration, et à fêter les élus du Parti Radical aux dernières élections sénatoriales et législatives.

Tous les militants du Nord voudront certainement prendre part à cette imposante manifestation républicaine.

MM. Paul Bersez, Edward Ellez, Alfred Girard, Paul Hayes, Maxime Lecomte, Aug. Potié, Trystram, sénateurs ; Droo, Gnislain, Pasquel, députés, ont déjà donné leur adhésion.

Cette fête aura lieu dans la grande salle de la Brasserie Universelle, place du Théâtre. Le repas sera servi comme on sait le faire dans cet établissement, sous la direction de M. Boucher, c'est-à-dire d'une façon parfaite. Les convives, qui seront légion, auront la satisfaction, en savourant une cuisine renommée, d'entendre la parole éloquente de leurs chefs respectés, au milieu de leurs amis politiques de la région. L'excellent orchestre de la maison prêtera son concours.

Ce Banquet, dont le coût est de 5 francs, fera époque dans les annales du Parti Radical du Nord. On se mettra à table à une heure précise, la salle devant être rendue à 4 h. 1/2 à sa clientèle habituelle. Rendez-vous à midi 1/2.

La liste d'adhésion sera close mercredi 20 courant, afin de permettre au restaurateur de prendre ses dispositions. Nous prions donc nos amis d'envoyer de suite leur sequiescement au Secrétaire du Comité Lillois du *Progrès du Nord*, 51, rue Nationale, à Lille.

Un certain nombre de nos amis, qui ne sont pas libres le 24 juin, nous ont demandé d'ajourner cette fête jusqu'en juillet. La Commission, après en avoir délibéré, a reconnu qu'en raison du grand nombre d'adhésions déjà parvenues, toute remise était impossible. Nous en exprimons ici nos regrets.

C'est donc irrévocablement le 24 juin qu'aura lieu le Banquet, et mercredi 20 juin que la liste des adhésions sera close.

⁂

Le Banquet sera suivi, pour les personnes qui pourront y prendre part, d'une excursion à

L'EXPOSITION DE TOURCOING

Le départ se fera par le train de 5 h. 03. M. Droo, député-maire, qui assistera au Banquet, se fera un plaisir de guider les excursionnistes dans la bonne ville de Tourcoing.

Jaurès et Clémenceau

La discussion de l'interpellation adressée au gouvernement s'est trouvée circonscrite, en fait, à un duel oratoire entre MM. Jaurès et Clémenceau. Les autres orateurs, si intéressants et si documentés qu'aient pu être leurs discours, n'ont guère été écoutés. Nous avons assisté uniquement à la reprise et à la continuation de la polémique, momentanément interrompue, de l'*Aurore* et de l'*Humanité*.

Les deux adversaires sont dignes l'un de l'autre, et tels que le Parlement français n'en compte probablement pas de plus éloquents et de plus vigoureux. Et leur aspect physique correspond bien à la nature de leurs qualités et de leur talent.

M. Jaurès, petit, rablé, aux larges épaules et à forte corpulence, la tenue négligée du tribun populaire, la voix puissante, à la fois chantante et aiguë, dominant aisément la bruit et le tumulte ; M. Clémenceau, plus grand, sec, nerveux, plus correct d'allure, l'organe bien timbré, mordant et incisif.

C'est encore le Midi contre le Nord, le Latin contre le Gaulois. Et pendant que celui-là, pompeux, sonore, plane en des envolées superbes, s'élance en des périodes retentissantes et nombreuses, aolmmée d'un souffle fulgurant, celui-ci, précis, agressif, arrache l'adversaire des nuages où il se perdait, le ramène sur la terre, et le crible de traits acérés et cuisants.

⁂

Les deux champions se sont adressés quelques reproches sur leur passé.

Comme M. Clémenceau prédisait à M. Jaurès que s'il devenait ministre de l'Intérieur il ne laisserait pas, sans répression, des grévistes saccager des maisons d'ouvriers et qu'il se trouverait alors un *Griffuelhes* pour lui adresser les mêmes reproches que lui-même adressait actuellement au ministre de l'Intérieur, M. Jaurès répondit : « C'est ce que vous disait Jules Ferry. »

A quoi M. Clémenceau riposta, du tac au tac : « En ce temps-là vous siégiez à côté de Jules Ferry. Ce n'est pas moi qui ai changé, c'est vous ».

Certes, on peut nier les variations de M. Jaurès, parti de la gauche républicaine modérée pour arriver au collectivisme révolutionnaire, en passant par le socialisme parlementaire.

Mais M. Clémenceau lui-même, qui a, d'ailleurs, vingt années de plus que son antagoniste, est-il bien sûr de n'avoir pas changé ? Dans sa longue carrière, si active et si agitée, traversée de vicissitudes cruelles et parfois terribles, n'a-t-il pas eu des actes, des paroles, des écrits, qu'il n'accepterait pas, ne prononcerait pas, ne signerait pas aujourd'hui ?

Est-ce que si Gambetta, et Jules Ferry étaient encore au pouvoir, M. Clémenceau les combattrait, les renverserait, avec l'appui de la droite, avec le concours de M. Ribot ?

Non, certainement ! Car la politique pratiquée il y a vingt ans par ces deux illustres hommes d'Etat n'était autre que la politique, qui a suivi son développement normal, du vieux parti républicain, celui-là même que représente et défend le cabinet Sarrien-Clémenceau.

Et si Gambetta ou Jules Ferry étaient ministres de l'Intérieur, s'ils avaient dû sauvegarder l'ordre public en moment des grèves, ils n'auraient pas agi autrement, ils ne parleraient pas autrement que M. Clémenceau.

C'est que la situation n'est plus la même pour l'homme politique selon qu'il milite dans l'opposition ou qu'il a assumé la charge du pouvoir.

Quand on se trouve en face des difficultés et des responsabilités, le point de vue change singulièrement. Et quand M. Clémenceau a posé nettement cette question à M. Jaurès : « Vous êtes à ma place, que feriez-vous si votre préfet vous télégraphie : On pille la maison d'un mineur. Ayez le courage de répondre puisque vous interrompez, et dites si oui ou non vous feriez protéger l'ordre » — M. Jaurès n'a pas répondu.

Ce silence était un aveu, et M. Clémenceau a pu le souligner en ajoutant : « En ne répondant, vous avez répondu. »

⁂

Aux applaudissements, mêlés d'acclamations, qui ont salué M. Clémenceau sur tous les bancs de la Chambre, à l'exception de ceux occupés par les socialistes unifiés, il apparaît que l'orateur ministériel l'a emporté sur son adversaire.

Sur la question sociale, il a en des paroles vraiment éloquentes : « Amphion, modestement, a-t-il dit, aux accents de sa lyre, élevait les murs de Thèbes ; à la voix de M. Jaurès un miracle s'accomplit : il parle et toute l'organisation séculaire des vieilles sociétés s'écroule soudainement.

« Tout ce que l'homme a pensé, voulu, réalisé, pour améliorer son sort, pour amener un commencement de justice sociale, tout ce qu'il a souffert par le sang et par le fer, depuis qu'il s'est élancé de ses cavernes à la conquête de sa planète, toutes ces victoires, tout cela se résout en poussière, s'envole en fumée, et il vous suffit de cette fumée dans les yeux, vous le voyez s'élever du palais somptueux et brillante, d'où toute misère est bannie. »

A cet idéalisme trompeur, M. Clémenceau répond par cette saisissante image : « Vous me dominez, Monsieur Jaurès, de toute la hauteur de vos conceptions socialistes ; vous avez le pouvoir magique d'évoquer, de votre baguette, des palais de féeries. Je suis l'artisan modeste des cathédrales, qui apporte une pierre obscurément à l'ensemble de l'œuvre et ne verra pas le monument qu'il élève. J'ai l'air de rabaisser mon rôle : dans ma pensée je le grandis, car vos palais de féeries s'évanouiront en brouillards au contact des réalités, tandis qu'un jour la grande cathédrale républicaine lancera sa flèche dans les cieux. »

⁂

On voit que si M. Jaurès est un poète, selon l'expression qu'en temps de la scission M. Jules Guesde lui appliquait, non sans quelque dédain, le langage de M. Clémenceau ne manque point non plus d'élévation et de poésie.

Et après ce magnifique tournoi, on peut dire que les deux adversaires ont également honoré, l'un et l'autre, la tribune française.

GEORGES ROBERT.

NOTES DE LITTÉRATURE

Marcella TINAYRE

"LA REBELLE" (1)

« Pourquoi les femmes qui ont du talent, un nom, un public, et qui écrivent de beaux livres, ne deviennent-elles pas mieux les autres femmes ?... » Ainsi s'exprime Mlle Bon, un des personnages du second plan (mais si vrai et si vivant!) de *la Rebelle*. — A un tel regret répond ce roman, riche et amoureux. M. Tinayre écrit de beaux livres ; depuis *la Maison du péché*, elle a un public et un nom ; elle a plus que du talent ; de moins est-il un roman aussi complexe qui ait un talent plus souple, plus divers, plus fertile, plus adroit ? Et avec courage, mais en vraie femme, sans affectation de virilité, elle a osé mêler la tâche à de défendre les autres femmes et contre les hommes qui les ignorent que d'hommes sont sans cesse préoccupés de la femme et jamais ne la comprennent !) et contre les femmes, qui, d'envi, se méconnaissent.

— Un roman féministe ? — Non ! Une œuvre d'art, consciente et achevée, où le critique le plus prévenu en trouvera trouver plus de mètre à dire ; au livre qui émeut le plaît, excite le curiosité, sollicite le pensée, et jamais ne divertit l'attention de la réalité par d'oiseuses et toujours inefficaces déclamations.

Une femme écrit par une femme, qui est une femme dans tous ses modes de penser et de sentir, qui observe les femmes avec sympathie, pénètre avec une surprenante perspicacité tous les mystères de leur âtre, qui nous aide à les deviner, qui nous attache à elles par un sentiment plus digne d'elles. Donc, où voit le mot n'a rien d'exagéré : au écrivain moraliste, si, en art, le vraie manière de moraliser, c'est de nous faire mieux connaître à nous-mêmes. Une George Sand plus artiste, aussi spontanée, mais plus sobre, plus personnelle si qui se défend mieux contre les influences, une George Sand qui se récuse et se confesse moins et se propose moins un modèle, dont les œuvres, pourtant, sont plus intimement confidentielles.

Une femme déçue par le mariage, unie à un malade, que, par pitié, elle se refuse à quitter, s'est donnée à un homme, qu'elle croyait aimer, qui l'a rendue mère, le condamnant aussi à un double mensonge envers son mari, et reconnaît bientôt qu'une fois encore elle s'est trompée, qu'elle x cédé à un égoïste, que son amant fa quitterait pour épouser une fille riche. Obligée de travailler pour vivre et élever son enfant, dont, devenue veuve, elle a seule la charge, elle deviendra à son journal féminin. C'est alors qu'elle est amenée à rédiger un article sur *la Tracaillerie*, conseil d'où écrivain fémoliste, Noël Delysis. Une correspondance s'engage entre Jocelyne et Noël, entre la femme, qui, amoureuse par le vie, défend se liberté contre les surprises du cœur et des sens, — et l'homme qui, dans tous ses livres, revendique pour les femmes, victimes de la passion, le droit au pardon et à l'oubli. Les deux jeunes gens se devinent : une entité très tendre en nous entre eux ; seule, ils en viennent à s'aimer, à se déclarer leur amour.

Dès les premiers aveux jusqu'au dénouement, le roman est composé selon un rythme d'une élégance et une simplicité, qui nous rejoint en artiste. Deux conflits intérieurs : le féministe, la « rebelle », luttent contre l'amour, qui s'une force irrésistible, triomphe de ses théories et de ses résistances. — en défendant en vain contre le « maître », le théoricien de pardon devient un secret doux le cœur de Jocelyne, un amour pour un autre, encore vivant, le père peut-être de l'enfant, tâchant à réprimer son instinct plus fort que sa raison, n'éprouvent à travers des hésitations et des combats douloureux, à la sérénité du sacrifice, à la quiétude de l'amour. — Et deux progressions inverses : pour Noël, le cœur par une graduation subtile, se mêlant d'accord avec la raison ; — et pour Jocelyne, le passage, par des transitions observées et décrites avec une rare finesse, de la rébellion contre la tyrannie virile à la soumission, volontaire et réfléchie, à l'homme aimé. Toute cette action est d'une sympathie complexe et pourtant aisément perceptible, d'une psychologie approfondie et claire, toute en réalité pittoresque et vivante ?

Et au qui soutient à cette intrigue et fortement liée, à cette analyse poignante de la foie et réconfortante, son charme et sa beauté, c'est le style, prompt et succinct, précis et coloré, pénétrant et suggestif, familiar à nous troubler.

Il y a des bisseux achevés, en de rapides esquisses, en de hardis raccourcis. C'est pour élire quelques exemples, entre tant d'autres, dignes d'être retenus, le vieux quartier du Panthéon, de la cathédrale de Chartres, avec les vieilles maisons qui l'encerrent. Ici des Reffetlit ; là des Claude Monet. — « Le silence tombe, glacé, sur la coupole funéraire du Panthéon ; il habite les porches vénérables des collèges, les impasses barrées de chaînes, les mesures aux fenêtres grillées, en fleurs qui passe cet un dévasement. On rencontre, au crépuscule, de vieux mesdames qui ont des redingotes de soyeuls, des figures de prêtres, et des chapeaux gibus sur leurs cheveux blancs trop longs. D'où sortent-ils ? Où vont-ils ? Pierre voit partout des jésuites laïcisés, — mais Jocelyne est bien sûre que ces gens sont des personnages de Balzac qui reviennent. Le fantôme du père Goriot descend parfois la montagne Sainte-Geneviève pour traîner à la pension Vauquer... » Dans ces phrases, à la fois instinctives et savantes, je perçois un rythme assez semblable à celui de Gustave Flaubert, avec quelque chose de moins bref, de moins tendu, de moins froid. — Et ce crépuscule des bords de l'Eure, dans lequel le réalisme s'épanouit en poésie : « Dans les roelles en pente, des touffes de lilas, des ébéniers aux grappes jaunes dépeuplent les mers des jardins. L'Eure luisait, au bout, sous des ponts de bois, huileuse et souillée par les teinturiers. Le haut des maisons gardait les colorations blondes du jour sur les mansardes circonflazes et les toits de tuile ; mais toute la partie inférieure était grise, d'un gris uniforme piqué de points lumineux. D'humbles boutiques, épiceries, marceries, s'éclairaient au feu rougeâtre des lampes. Et le crépuscule qui descendait par du ciel, il semblait monter comme une vapeur de la terre... »

J'aurais voulu encore, — mais la place me manque, — appeler l'attention sur tout de détails exquis, qu'une femme seule pouvait observer, sur la notation de sentiments si personnels. « Et chaque fois qu'elle respirait, elle sentait la lettre de Noël nachée au creux de son corsage, et dont un angle lui meurtrissait un peu la cuisse... » — Jocelyne rêve, le sommeil tout plein de l'homme qu'elle aime : « Il penche la tête vers elle ; elle lève le tête vers lui, et leurs lèvres se rencontrent... Le secousse du baiser réveille Jocelyne. »

« Et cette phrase si forte, où palpite tout l'amour de la mère, tremblant pour le vie de son enfant, où se confesse son épouse lassée : « En regardant son petit, elle avait eu l'intuition que *cette chose pouvait arriver, — cette chose qu'elle n'avait jamais redoutée et qui lui semblait possible pour les autres, — les autres mères, — mais pas pour elle !...* »

Bref, *la Rebelle* est l'un des plus beaux romans, l'une des œuvres d'art les plus achevées, qu'il m'ait, depuis longtemps, été donné d'admirer. Et à cette admiration, un autre sentiment se mêle, la reconnaissance. De belles lectures, en effet, vous tirent hors du troupeau...

MÉDÉRIC DUFOUR.

(1) Un vol. à 3 fr. 50, chez Calmann Lévy.

SERVICE SPECIAL

NOS TÉLÉGRAMMES

LE ROI DU CAMBODGE

à Paris

Paris, 19 juin.

Le roi du Cambodge s'est rendu cet après-midi, à deux heures et demie, au palais de l'Elysée, pour saluer le Président de la République.

Dans la cour du palais, un bataillon sous les ordres du colonel du régiment, a rendu les honneurs. Pendant que les tambours et les clairons battaient aux champs, et que la musique jouait l'air royal cambodgien, le roi Sisowath salueit le drapeau et était reçu au bas du perron d'honneur par M. Mollard et les officiers d'ordonnance du Président de la République.

A trois heures un quart, le Président de la République, accompagné de M. Jean Lanes et du commandant Lesson, s'est rendu à l'hôtel de l'avenue Malakoff, mis à la disposition de nos hôtes cambodgiens pendant leur séjour à Paris. Il a été reçu vaudiet par le roi Sisowath.

Le Président de la République et Mme Fallières donneront, jeudi prochain, un grand dîner en l'honneur du roi du Cambodge. Les invités du bureau de la Chambre, du Sénat et de la Chambre des députés, les ministres, de hauts fonctionnaires coloniaux assisteront à ce dîner, auquel seront invités les princes et les personnages de la suite royale.

LA RÉVOLUTION RUSSE

Boycottage de la Douma

St-Pétersbourg, 19 juin.

Au lieu de disperser la Douma, le gouvernement a résolu de la boycotter. Tous les projets de loi ministériels ont été décommandés. On rédige un manifeste dénonçant la Douma au peuple, en exposant surtout son programme agraire.

L'affolement le plus complet paraît régner à Peterhof à la suite des nouvelles graves de l'intérieur et de l'étranger. Mais on ne fera pas de concessions à la Douma.

Tout en plus, comme moyen désespéré, on rappelleraît M. Witte.

L'empereur va faire une croisière sur les côtes de Finlande.

Saint-Pétersbourg, 19 juin.

La situation se modifie d'heure en heure. On apprend à l'instant que M. Goremykine donnera demain la démission collective du ministère. D'entre part quelques personnes font un dernier effort pour persuader à l'empereur d'accepter, au pouvoir M. Mouravieff.

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Clémenceau contre Jaurès

La suite de la discussion sur la politique générale. — M. Clémenceau continue son discours aux applaudissements de la Chambre. — Riposte de M. Jaurès. — Affichage du discours de M. Clémenceau.

La séance est ouverte à deux heures, sous la présidence de M. Henri Brisson

Discours de M. Clémenceau

On reprend la discussion des interpellations sur la politique générale.

M. Clémenceau, ministre de l'Intérieur, continue son discours.

J'ai démontré, dit-il, l'inanité des reproches qui m'ont été adressés par M. Jaurès, à l'occasion de mes actes au cours des grèves. Il me reste maintenant à parler de la contradiction de nos idées.

Le droit au travail

Je me trouve d'abord en contradiction avec M. Jaurès à propos de la limite du droit des grévistes. Je pense qu'un homme qui trouve du travail a le droit de travailler et que les pouvoirs publics doivent lui assurer l'exercice de ce droit. (Vifs applaudissements sur centre et à gauche).

M. Jaurès n'est pas de cet avis. Pour lui, tout gréviste a le droit d'empêcher par de ses camarades non grévistes de travailler.

J'ai posé jadis, dans un de mes articles, cette question à M. Jaurès : « Quand un ouvrier chargé de famille veut travailler et trouve du travail, pouvez-vous, devez-vous lui interdire de travailler ? » et M. Jaurès m'répondit : « Oui, si ce non des intérêts de la collectivité ouvrière. » Je lui répondis : « Non, la collectivité ouvrière, en plutôt des ouvriers grévistes isolée, n'est pas en droit. » (Très bien. Très bien).

L'ouvrier qui veut travailler jalle pour nourrir les siens, il lutte pour la vie ; l'ouvrier gréviste lutte pour la mort-vie. (Vives interruptions à l'extrême-gauche)

Comment ! Vous interrompez déjà ? La conséquence ne sera pas le vertu mathrosée de la cité nouvelle. (Rires).

Je dénie que je n'ai pas la prétention de régler la souveraine vitesse des lois sociales. Le droit du gréviste de empêcher quelqu'un de l'ouvrier qui veut travailler, celui de l'ouvrier qui veut cesser de travailler (Nouvelles interruptions à l'extrême-gauche).

En vérité, vous n'avez pas une grande force dans vos idées, pour ne pas permettre aux mêmes ou d's'exprimer. (Très bien. Très bien).

M. Jules Coutant. — Ce bien, nous en avons beaucoup.

M. Clémenceau. — Les ouvriers grévistes de Paris ne lutteront pas pour une augmentation de salaire, mais pour une diminution des heures de la journée de travail. C'est une revendication très juste, mais s'il y a qui veulent continuer le travail et si vous les en empêchez, nourrirez-vous leurs femmes et leurs enfants, Monsieur Jaurès ? Je crois que j'attendrai longtemps votre réponse. (Vifs applaudissements).

Le programme du parti socialiste

Le programme passe-partout du parti socialiste consiste dans deux parties : un exposé de principes et l'énumération des réformes qui en découlent immédiatement.

Ces réformes sont : la réduction de la journée de travail à huit heures, l'impôt progressif sur le revenu, le retour des monopoles à l'Etat, etc. C'est là un programme effrayement bourgeois. (Rires).

J'ai honte de le dire devant vous, M. Jaurès, mais ce programme est effrayement bourgeois ; c'est le mien, et s'il est maintenant dans votre poche, s'est que vous me l'avez pris. (Ch rit).

M. Jaurès. — Très bien, mais prenons cette que vous allez le réaliser.

M. Clémenceau. — Entendons-nous. Je suis, en principe, pour la journée de 8 et heures. Mais remarquez-vous la responsabilité du bouleversement économique de l'application immédiate de la réforme ?

Quant à l'impôt sur le revenu, j'ai été déjà partisan en 1885 ; mais s'est vous qui avez voté contre et s'est ce zom de cette intellibilité qui nous a vous ne pouvez pas nous gourmander aujourd'hui. (Rires et applaudissements au centre et à droite).

Remettre à l'Etat certains monopoles ? J'ai et toujours été partisan, par exemple en ce qui concerne le rachat de certaines Compagnies de chemins de fer. (Applaudissements à l'extrême gauche. Mouvements divers).

Vous faites autant de bruit quand vous m'apportez que quand vous me blâmez. Mon propre s'en trouve gêné.

Vous vous trouvez... Parlez-vous au nom de gouvernement ?

M. Clémenceau. — Je parle en mon nom ; mais je connais mes collègues et leurs idées.

Je ne veux pas dire que je veux faire immédiatement en retour de certains monopoles à l'Etat ; je veux dire que je suis prêt à commencer immédiatement cette étude.

Mais il est une question d'ar ordre social, très élevé, très grand, dont votre programme. M. Jaurès, ne parle pas et dont parle la déclaration ministérielle : c'est l'organisation du contrat collectif et, si bien que notre déclaration est beaucoup plus socialiste que la vôtre. (Rires et applaudissements au centre et à gauche.)

Disons un mot seulement de votre idée mentresse de l'unification du parti socialiste.

Ce n'est pas seulement le radicalisme qui a été battu aux dernières élections ; c'est le principe d'autorité dogmatique (Très bien. Très bien).

Je ne discuterai pas la théorie de M. Jaurès sur l'expropriation. C'est une discussion qui ne peut pas avoir et place dans cet interpellation. Elle sera lieu avec tous son amplour quand M. Jaurès aura déposé ses projets d'organisation sociale.

Sa comparaison avec la Russie ne se comprend pas, car le projet agraire de la Douma tend à instituer la propriété individuelle. (Applaudissements).

Votre théorie de droit à l'expropriation repose sur un sophisme.

Entre la société actuelle et la vôtre, il y a un nombre infini de formes de sociétés. Je ne puis donc pas admettre que vous nous disiez qu'il est absolu entre ces deux sociétés, sous peine de voir la faillite de l'esprit humain.

Il est fort peu conforme à la faillite de l'esprit humain avec la faillite de l'esprit de M. Jaurès. (Rires.)

Vous avez trouvé la pierre philosophale ; vous avez trouvé la formule qui doit résoudre le problème social. Ce type de société idéale que vous nous offrez est-il si nouveau ? Nous l'avons vu de tout temps.

Vous voulez réformer théoriquement le cadre de l'organisation humaine, mais il faut d'abord en demander et vous avez les hommes qui peuvent s'harmoniser avec le cadre que vous voulez créer. (Applaudissements).

Lorsque vous nous aurez donné le cadre de cette société nouvelle, il vous faudra devenir un homme nouveau. L'homme actuel ne peut pas s'adapter au cadre que vous voulez lui donner.

C'est la question qui était posée en mettre dans l'Aurore à M. Jaurès. Nous attendons sa réponse. (Très bien, très bien, interruption à l'extrême-gauche).

M. Jaurès est ses amis n'abandonnent dans le cadre infaillible des déportations sociales. L'idéal de l'orateur, c'est l'épanouissement de l'individualité humaine. (Très bien, très bien).

Il croit sauver ainsi la tradition du parti républicain.

La Révolution française n'a rien voulu de plus que les modalités voulant : elle a fait les droits de l'homme ; à nous de continuer son œuvre.

On a rappelé à l'orateur son programme de 1893. En 1893, M. Jaurès était contre les réformes sociales. L'orateur n'a pas changé, mais en 1893 il était décrédité la suppression du calorisat par des moyens qu'il ne connaît pas encore. Il a entendu l'abtenir par la fusion du capital et du travail.

Le sens des élections

Quel a été le sens des élections ? Que la République était désormais hors d'atteinte, que les partis hostiles à la République devaient renoncer à leurs espérances de rétablir le passé. (Applaudissements).

Le pays a voulu que la question ouvrière ne demeurât réglée dans le sens de la liberté. L'opposition indépendante a fait son temps. (Applaudissements). Il a été enfin clairement signifié que l'heure d'une justice sociale plus grande allait venir. Comment nous y prendre, les électeurs n'en remettent à leurs élus le soin de la réaliser. Ces moyens ne sont pas nouveaux ; l'orateur les a mis dans la déclaration du Gouvernement. (Applaudissements à l'extrême-gauche).

Du fait que cette déclaration est intégrale. Seul, mais le Gouvernement est un Gouvernement d'un jour et les députés des députés de quatre ans. Si la moitié du programme peut être réalisée par le législateur, l'orateur, pour sa part, en serait fier.

M. Jaurès a parlé de la classe la plus nombreuse, la classe ouvrière à laquelle on réfuse tout. Il est vrai ce qu'on fait ces bourgeois républicains qu'ils oublient ce qu'ils ont fait pour la classe ouvrière. Il faudrait d'abord énumérer toutes les lois de liberté et d'émancipation.

M. Jaurès. — Je ne l'ai jamais nié.

Les lois républicaines et la classe ouvrière

M. Clémenceau rappelle la loi de 1848 sur la durée du travail des adultes, la loi de 1884 sur les syndicats professionnels (Interruptions à gauche).

M. le Président. — Ceux qui interrompent actuellement feraient mieux de lire ces cette énumération des lois votées par leurs prédécesseurs les gauches. (Applaudissements).

M. Clémenceau cite la loi du 20 juillet 1886 réorganisant les caisses de retraites sur la vieillesse, de 1887 sur la protection des enfants abandonnés, de 1890 sur la livret ouvrier, de 1890 sur le contrat de louage et les rapports des compagnies avec chemins de fer avec les Compagnies, de 1891 « dans l'intérêt du travail, de 1892 sur le travail des enfants et des femmes, du 27 décembre 1892 sur la conciliation et sur l'arbitrage, du 12 juin 1893 sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs, du 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite, du 29 juin 1894 organisant le caisse de secours obligatoires, du 30 novembre 1894 sur les habitations à bon marché, de 1895 sur la protection des mineurs, de 1898 sur les sociétés de secours mutuels, de 1899 sur les accidents du travail, de 1905 sur le conseil supérieur du travail, de 1900 sur le travail des mineurs et des femmes dans les établissements industriels, du 1er juillet 1901 sur le contrat d'association, du 2 juillet 1901 sur le travail des ouvriers des deux sexes, du 9 mai 1905 modifiant la loi de 1890 sur les délégués mineurs, de 1905 sur la durée du travail dans les mines, de 1905 sur l'assistance obligatoire aux vieillards et aux incurables.

Enfin, la loi sur les retraites ouvrières

Quand on tel effort a été tourné, on n'a pas le droit de dire aux assemblées républicaines qu'elles n'ont rien fait pour la classe ouvrière. (Applaudissements).

Ce n'est rien que de voter ces lois, il faut encore les faire vivre. L'exécution est de mots, la réponse est de faits.

M. Varenne, conseiller général, a écrit dans la *Lanterne* un article où il conteste que la transformation sociale soit en les lois et les propagande, qu'il faut le préparer par l'éducation.

C'est tout le programme du parti républicain.

M. Varenne continue ainsi : « Si l'éducation vient à son heure, quand le prolétariat pure assez éclairé et assez discipliné pour assumer la charge du bonheur, la transformation s'opérera sans violence, sans efforts.

M. Varenne. — C'est le collectivisme.

M. Clémenceau. — Si c'est le collectivisme, il ne remonte guère à celui qu'on a présenté ici.

M. Edouard Berstein, dans un ouvrage sur le socialisme, a écrit que la société démocratique a le devoir de s'organiser politiquement et de préparer la classe ouvrière, que ce qu'on appelle le but final du socialisme n'était rien, que le mouvement était tout.

C'est le programme du parti radical et du Gouvernement. (App.) Mais une minorité voulait proclamer que le Gouvernement est en sous du suffrage universel.

Elle peut condamner le Gouvernement, les ministres rentrent dans le rang et s'en sortent de bons offices à ceux qui le servent de bons.

Mais ceux qui les critiquent ne peuvent